

## Le scientifique fou

Tout avait pourtant commencé normalement. En ce beau jour de juillet 2010, je me rendais à mon journal, comme tous les jours. Soudain mon contact au commissariat m'apprit qu'un homme avait été trouvé mort dans un laboratoire de chimie.

« Olivier, me dit-il, tu devrais aller interviewer la femme de la victime ».

Je le remerciai et filai vers le campus. Je rencontrai la femme de la victime, bouleversée et pris rendez-vous avec elle pour le lendemain.

« Je m'appelle Zarah, je suis mathématicienne ; je me préparais chez moi pour aller chercher mon mari, à son travail, pour ensuite dîner à la tour de l'Europe, mais je me suis fait piquer par des abeilles pendant que je buvais mon diabolo. Donc j'ai pris du retard pour aller le chercher au laboratoire. Pendant ce laps de temps, Marc vivait sa dernière heure... (elle pleurait) Quand j'arrivai avec la voiture, tout semblait normal, j'attendis devant le laboratoire de Marc. Cinq minutes plus tard, je demandai au gardien si je pouvais entrer pour appeler mon mari. Il me laissa entrer, et au moment où j'entrais dans la salle, je vis un cadavre : c'était Marc ! J'étais tellement sous le choc qu'aucune larme ne coulait de mes yeux. Puis l'un des gardes entra, vit le cadavre au sol et appela la police. Le temps que la police vienne, je me précipitai sur le cadavre de mon mari. Le garde me saisit et je m'évanouis un instant.

La police arriva et vit le cadavre, ils firent un périmètre de sécurité et appelèrent leurs supérieurs et la police scientifique. Quant à moi, je ne pouvais même pas m'approcher de mon mari ! Puis la police emporta le corps pour l'autopsie. Mais d'abord, ils analysèrent les lieux et découvrirent des gouttes bizarres à côté du corps. Ils prirent des échantillons et me posèrent des questions :

« Quand êtes-vous arrivée ? Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ? » Moi, j'étais toujours sous le choc, je ne pouvais pas répondre. Alors, ils m'emmenèrent au commissariat. Ils avaient découvert des traces de piqûre sur le corps. Et ils me posèrent une question qui me surprit : « Avait-il des problèmes cardiaques ? » Je me suis alors rappelé qu'en effet, étant petit, il avait eu des problèmes, mais depuis, cela n'avait plus été le cas. Alors les policiers se focalisèrent sur ce problème cardiaque. Je rentrai chez moi. »

Je remerciai Zarah et rédigeai mon article.

Quelques jours plus tard, ce fut elle qui me rappela.

« J'ai reçu des appels anonymes qui disaient : « Excusez-moi, Zarah. » Sur le coup, je n'y fis pas attention, j'étais dans mon désespoir. Mais mon interlocuteur connaissait bien mon mari et me rappelait sans cesse. Je prévins la police qui me mit sur écoute. Mon mystérieux interlocuteur me dit : « Aïe ! Aïe ! Aïe ! Votre mari n'aurait pas dû avoir ce poste, il ne le méritait pas ! » Je commençai à avoir des soupçons : un collaborateur de mon mari, Bernard Minier, un barbichu que j'avais toujours trouvé antipathique, ne cessait de lui faire des remarques désagréables depuis qu'il avait eu sa promotion. Serait-ce lui l'assassin ? Je fis part de mes soupçons

à la police qui convoqua Minier. Il nia tout d'abord, puis craqua. C'était bien lui qui avait injecté de la digitaline à mon mari. Son cœur n'avait pas résisté. La jalousie malade de ce fou avait tué mon mari ! Je le hais et je veux que la Terre entière connaisse son nom et son visage ! Publiez mon histoire, M. Norek, et dites bien à vos lecteurs qui était ce sinistre individu ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Bugra OZGAN